L'héritage de Karna

Herbjørg Wassmo

Gaïa

Extrait de la publication

L'héritage de Karna

Herbjørg Wassmo

Traduit du norvégien par Luce Hinsch

L'extrême nord de la Norvège, à la fin du XIXe siècle. Benjamin rentre au pays après ses études de médecine à Copenhague. Les retrouvailles sont tumultueuses avec ce pays froid et désertique, isolé entre mer et montagnes. Le comptoir de Reinsnes n'attire plus guère de monde, et les étagères de la boutique d'Anders restent vides depuis que le vapeur ne vient plus faire escale. Benjamin ne rentre pas seul : il débarque sur le quai avec un paquet gigotant et hurlant sous le bras, Karna, sa fille, fruit d'amours illicites avec une infirmière danoise morte en couches. La petite-fille de Dina s'ouvre au monde qui l'entoure, s'éveille à la vie, et aux passions qui la déchirent.

Herbjørg Wassmo est l'auteur d'une œuvre considérable. Spécialiste des destinées flamboyantes, elle a notamment écrit *Cent ans* et *Le livre de Dina*.
« *Une conteuse puissante et déterminée*. » Agnès Desarthe, *Libération*

(Après *Le livre de Dina* et *Fils de la Providence*, *L'héritage de Karna* vient clore le cycle.)

Avec le soutien du

Centre national du livre

www.centrenationaldulivre.fr

Extrait de la publication

L’héritage de Karna

du même auteur chez le même éditeur

Le livre de Dina tomes 1, 2 et 3 (1994) nouvelle édition en un volume (2013)

Fils de la Providence tomes 1 et 2 (1997) nouvelle édition en un volume (2011)

Voyages (1995)

Un long chemin (1998)

La septième rencontre (2001)

La fugitive (2004)

Un verre de lait, s'il vous plaît (2007)

Cent ans (2011)

chez d'autres éditeurs

La trilogie de Tora (Actes Sud, 1987, 1996 et 1997)
- tome 1 – La véranda aveugle
- tome 2 – La chambre silencieuse
- tome 3 – Ciel cruel

Thésaurus tomes 1 et 2 (Actes Sud, 2007)

La plupart des ouvrages de Herbjørg Wassmo sont aussi disponibles en poche, en 10/18 ou en Babel.

Ouvrage traduit avec le concours
du Centre National du Livre, Paris.

Extrait de la publication

Herbjørg Wassmo

L'héritage de Karna

traduit du norvégien par Luce Hinsch

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions. com
www.gaia-editions. com

Titre original :
Karnas Arv

Illustration de couverture :
© NordicPhotos/Design Pictures

© Gyldendal Norsk Forlag, Oslo, 1997
© Gaïa Éditions, 2000, pour la traduction française

ISBN 13 : 978-2-84720-307-3

Pour Hilde

« La raison profonde de ceci vient de l'essence même de l'existence humaine, du fait que l'homme est individu et, comme tel, est à la fois lui-même et tout le genre humain, de sorte que ce dernier participe en entier à l'individu et l'individu à tout le genre humain. »

Søren Kierkegaard, *Le Concept d'angoisse*.

PROLOGUE

Extrait de la publication

N'allez donc pas les craindre ! Rien en effet n'est voilé qui ne sera révélé, rien de caché qui ne sera connu.

(Matthieu 10,26)

L'escalier était raide et étroit. La première marche portait une marque profonde. Comme si quelqu'un y avait planté une hache.

Un beau jour, la trappe qui fermait le grenier se trouva ouverte sur le grand trou noir.

Elle avait toujours su qu'il était là, parce qu'on parlait toujours d'aller y faire un tour. Mais elle ne l'avait jamais vu.

Elle commença par monter quelques marches, il n'y avait aucune rampe à laquelle s'agripper. Mais, avant même d'y avoir réfléchi, elle atteignit un point qui lui permettait de scruter l'obscurité.

Et, tandis qu'elle restait là, la tête passée dans l'ouverture, les ténèbres se transformèrent. Elles lui murmuraient des choses pour l'attirer.

Elle avança ses mains sur le plancher. Il pouvait y avoir quelque chose de dangereux. Quoi, elle ne savait pas.

Petit à petit l'obscurité l'apprivoisa et lui laissa deviner des coffres, des caisses, des boîtes, des valises, des chaises cassées et des sacs de toile. Des piles de vieux journaux attachés par une ficelle. Juste devant l'ouverture se trouvait un berceau en osier avec des roulettes et une capote.

Elle savait que si elle se retournait vers la lumière en bas, elle n'arriverait pas à monter jusqu'en haut. Elle continua donc à gravir les marches jusqu'à sentir le plancher sous ses pieds nus.

Il n'y faisait pas un froid glacial comme elle l'avait

imaginé, au contraire il y faisait beaucoup plus chaud que dans sa chambre. Comme si le plancher dégageait une tiédeur particulière.

Il faisait de plus en plus chaud au fur et à mesure qu'elle avançait dans le noir. L'air était saturé d'un elle ne savait quoi.

Les poutres qui soutenaient le toit étaient comme les bras d'un géant. Elle les devinait à peine au-dessus d'elle. Elles formaient de profonds recoins où pouvait se cacher tout ce que l'on ne voyait pas.

L'ouverture sur l'escalier était l'unique source de lumière. Son corps lui paraissait bien trop léger pour retenir un cœur aussi fou. Il battait à tout rompre à la seule vue de sa propre ombre.

Près de la cheminée la plus proche se trouvait une malle à ferrures. Ce fut la première chose que l'obscurité lui offrit. Quand elle ouvrit le couvercle, il y eut un léger bruissement. Qui ne venait pas d'elle.

Elle commença par fermer les yeux en comptant jusqu'à trois, puis elle les ouvrit pour voir encore plus nettement quelque chose bouger. C'est alors que quelque chose glissa sur le plancher. Comme un courant d'air.

Son cœur cognait, prêt à éclater. Elle resta un instant sans bouger. Totalement immobile. Puis elle plongea subitement la main dans la malle dans quelque chose de doux qui crissait. Cela ressemblait au papier de soie dans lequel Sara découpait des guirlandes à Noël.

En dessous, on aurait dit du velours, ou de la peau. Elle souleva la chose à l'aide de ses deux mains. C'était bien plus grand qu'elle. À bout de bras, elle la traîna sur le plancher sans oser la regarder.

Elle l'installa à la lumière qui provenait de la trappe ouverte sur l'escalier, la tête remplie des parfums de l'été. Comme quelque chose à la fois de connu et d'étranger.

Elle crut d'abord qu'il ne s'agissait que d'une robe à

Extrait de la publication

manches longues en velours rouge, dont l'encolure était bordée de dentelle noire.

Puis la robe se redressa en position assise.

À l'intérieur de la robe il y avait une dame aux longs cheveux qui lui tendait les bras. Elle faisait tinter ses bracelets. Tout doucement, seulement pour elle. Un nombre incalculable de bracelets luisaient dans l'obscurité.

C'est alors que la nausée l'envahit. Elle perdit toute sensibilité dans les bras et dans les jambes tandis qu'un bruit perçant lui traversait la tête. Elle sut qu'elle allait tomber.

Et elle ressentit vaguement la rudesse du plancher.

Quand elle reprit ses esprits, tout était rouge et noir. Une douleur sourde lui fit comprendre qu'elle s'était mordu la langue. Son visage et son cou étaient complètement trempés et gluants.

La bave coulait de sa bouche. Elle essaya de s'essuyer. Sans trop y arriver. Tremblante de froid, elle se recroquevilla sur elle-même.

C'est alors qu'elle ressentit la douceur du velours. Elle était sur les genoux de quelqu'un. Des mains se posaient sur elle. Chaudes et pleines de précaution, faisant tinter des bracelets.

Elle commença par refermer les yeux. Puis elle les ouvrit et les planta droit sur le visage du tableau accroché au-dessus du piano. C'était bien la même robe. Mis à part que celle-là était vraie.

C'était grand-mère Dina qui la tenait dans ses bras en attendant qu'elle revienne à elle.

Il n'y avait donc pas de raison d'avoir peur, pensa-t-elle en refermant les yeux. Elle entendit alors :

« Je savais bien que tu viendrais un jour.

– Tu m'attendais ?

– Bien sûr que je t'attendais.

– Je serais venue plus tôt si j'avais su que tu étais là, dit-elle avec hésitation.

Extrait de la publication

– Tu ne pouvais pas ouvrir la trappe toute seule.
– Elle était ouverte aujourd'hui. C'est toi qui… ?
– Ou quelqu'un d'autre.
– Comment faire pour ouvrir quand je veux venir ?
– Demande à Benjamin.
– Mais s'il refuse ?
– Il ne peut pas.
– Pourquoi ?
– Mais parce que tu m'as fait sortir de la malle. »

Bergljot arriva en trombe tout en appelant Karna, affolée.

Elle restait tranquillement couchée sur les genoux recouverts de velours.

On la transporta dans sa chambre. À travers toutes les portes ouvertes elle entendait les réprimandes pleuvoir sur Bergljot parce qu'elle avait laissé la trappe du grenier ouverte.

Stine était à son chevet et récitait son Pater, comme d'habitude, tout en lui faisant boire une décoction d'alchémille.

« Faut faire descendre grand-mère Dina du grenier », dit Karna entre deux gorgées.

Ils se regardèrent avec effroi, refusant de comprendre.

Elle se rebiffa, refusant de boire.

« Que Dieu nous pardonne, j'crois bien que la petite a vu un fantôme », dit Bergljot.

Karna comprit alors qu'il ne fallait pas leur en vouloir. Ils n'y pouvaient rien. Elle se souvint qu'Oline avait dit un jour :

« La Dina avait des tas de belles robes. L'était peu soignée, mais l'était coquette. On a dû les ranger au grenier.

– Allez chercher la robe de grand-mère », commanda Karna avec force.

Et elle finit par obtenir ce qu'elle voulait.

Elle y allait souvent. Pas seulement en été quand il faisait bon marcher sur le plancher. Et pas seulement les jours de pluie. Non, elle y allait quand elle en ressentait le besoin.

Extrait de la publication

Tous les vêtements que les gens d'autrefois avaient portés et tous les objets qu'ils avaient possédés s'y trouvaient rassemblés.

Stine et Oline trouvaient dangereux que Karna aille seule au grenier. Elle pouvait être prise du haut mal et se blesser gravement.

Mais papa pensait qu'elle devait apprendre à sentir venir les crises afin de se coucher avant de tomber. Il ne voulait pas qu'on la surveille continuellement.

Quand papa lui ouvrit la trappe, Oline cria de la cuisine :

« L'docteur s'conduit pas comme un père, mais comme un cinglé ! L'va laisser périr la petite là-haut dans le noir ! »

Mais une fois là-haut elle ne sentait plus le mal venir. Tout n'était qu'obscurité et silence. Seulement interrompu par une souris, ou quelque chose dans ce genre.

Papa l'aida à traîner les caisses et les malles près de la trappe pour y voir mieux. Il n'était pas question de lui donner une lampe.

Pendant des heures grand-mère et elle fouillaient dans de vieilles affaires dont personne ne voulait. Des tas d'images lui remplissaient la tête. De gens qu'elle n'avait jamais vus. Ils ne disaient pas tous qui ils étaient. Mais cela n'avait aucune importance.

Grand-mère disait qu'elles remontaient le temps.

Il leur arrivait à toutes deux d'essayer des robes. Grand-mère ne se moquait pas quand Karna avait l'air bizarre. Elle se contentait de l'aider à boutonner et à fixer la ceinture.

Les chaussures étaient drôles. Bien trop grandes pour Karna. Elle traînait les pieds sur le plancher en marchant.

Une fois elles trouvèrent une longue écharpe de plumes. Elle s'entortillait autour d'elle comme un serpent et dégageait presque la même odeur que la sacoche de docteur de papa. Elle la mit cependant autour de son cou et sentit qu'elle était vivante.

Avant qu'elle ne descende, grand-mère enleva la robe rouge.

Pour qu'elle puisse emmener avec elle un parfum d'été. Karna l'emporta et la posa sur la chaise à haut dossier de sa chambre.

De cette façon grand-mère était pour ainsi dire assise sur la chaise. Elle pouvait la toucher de sa main tout en restant couchée dans son lit.

Le bruit de l'océan. C'est la première chose dont elle se souvenait. Le sentiment de sortir de soi-même. Parce qu'elle y était forcée. Ou de sa propre volonté ?

Tant qu'elle restait au lit, elle flottait. Dès qu'elle ouvrait les yeux elle sentait la présence de cette grande puissance. La lumière. Qui la soulevait, l'aspirait. Qui la forçait à entendre le chant.

Encore dans ses rêves elle se voyait voler au-dessus de la mer. Les bras du vent étaient tellement puissants.

Le son. Encore lointain, vers les écueils, comme un grondement sourd. Puis plus proche, aux tonalités plus précises alors qu'une nouvelle plainte s'élevait au loin. Et encore une. Cela continuait ainsi. Culminant en une formidable chorale, tout à la fois un murmure et un chant, un grondement, à la fois une action de grâces et une prière.

Le bruit de l'océan était bien le chant le plus puissant du monde.

Il lui arrivait d'entendre les vagues se briser sur le monticule d'où l'on hissait le drapeau. Elle n'avait pas besoin de les voir. Elle savait à quoi cela ressemblait. Elles se soulevaient et se jetaient sur tout ce qui se trouvait sur leur chemin.

À la fin elles en devenaient blanches de rage et essayaient d'atteindre le ciel. Elles finissaient toujours par retomber.

Mais le monticule tenait bon. Il était éternel. Seule la hampe se cassait parfois.

Au réveil tout était noir et gris dans la chambre. Les

branches du rosier griffaient la vitre. Pas trop fort. Elle le ressentait juste comme un sentiment d'inquiétude dans la tête.

Elle transpirait, tout en ayant froid. Elle avait du mal à se mettre debout.

Elle se sentait barbouillée et elle ne pouvait plus voler.

Le tissage de l'étroite descente de lit formait des rayures. Mais on n'en voyait pas les couleurs. On les ressentait sous les pieds avant même de les voir, toutes froides et à la surface inégale. Les rayures bleu foncé étaient les plus particulières. Elles étaient faites des restes d'un manteau d'hiver ayant appartenu à Hanna.

Elle traversa la pièce ainsi que la salle à manger où le poêle ronflait déjà. Elle entra dans la cuisine. La chaleur s'empara d'abord de ses orteils. Puis d'elle tout entière. Au milieu de cette chaleur se trouvait Oline. Depuis toujours.

Autrefois elle croyait que l'escabeau à roulettes et Oline ne faisaient qu'un. Mais quand Oline eut la fièvre et dut garder le lit, l'escabeau resta vide près du poêle. Il était recouvert d'un coussin à carreaux bleus et blancs qu'elle n'avait jamais vu.

Il lui arrivait de se réveiller avec un goût amer dans la bouche qui lui rappelait l'absence de son père au moment de s'endormir.

Il lui fallait alors grimper sur les genoux d'Oline et dire : « Le papa de Karna est rentré maintenant ? »

Quand le soleil revenait, la lumière habitait aussi dans la neige. Elle faisait trembler ses paupières, comme si ses yeux voulaient se cacher.

Cela ne lui servait à rien. Tout d'abord cela faisait très mal. Comme un banc d'alevins qui lui aurait traversé la tête.

Et cependant elle lui était nécessaire. Cette lumière.

Si elle fixait le disque solaire assez longtemps, la vague finissait par l'emporter. Il lui fallait ensuite subir cet écœurant réveil.

Extrait de la publication

Sa seule consolation, elle la trouvait dans les bras de papa. Dans sa voix. Dans ses mains posées sur son front.

Le pire, c'étaient les regards étrangers, ou bien quand elle avait fait pipi sur elle sans le vouloir.

Papa la recouvrait et l'emportait dans sa chambre. Mais il n'était pas toujours là.

Une fois, alors que la neige était toute fraîche et toute blanche, elle s'était allongée dessus, entre le pavillon et la clôture du jardin. Même en fermant les yeux elle savait que la chaleur de la lumière et le froid de la neige ne faisaient qu'un. Juste comme la mer et le ciel au large des îlots.

Sa tête partait en éclats rien que d'y penser.

Elle faisait faire de grands mouvements circulaires à ses bras et à ses jambes pour se sentir exister. Elle se releva ensuite avec précaution pour ne pas laisser de marques.

Quand elle ouvrit les yeux, elle vit la silhouette d'un ange se dessiner dans la neige. Juste à l'endroit où elle s'était couchée. Elle l'avait fabriqué toute seule. À son image.

Elle raconta cela à Oline qui lui dit que c'était un blasphème. Seul Dieu pouvait créer quelque chose à son image.

Elle ne protesta pas. Mais elle se dit qu'Oline n'avait pas toujours raison.

Elle s'imaginait qu'Hanna était toujours Hanna. Mais tout d'un coup ce n'était plus elle. Il y avait une différence dans la voix. Et dans les vêtements. Et dans les mains qui n'étaient pas aussi sûres. Et dans cette odeur étrangère à Reinsnes.

Cette fois-là, ce devait être juste quand elle venait d'avoir ses premières bottines à boutons, car elle se souvenait du claquement de ses propres pas dans l'escalier, c'était l'autre Hanna qui se tenait près de la fenêtre dans la salle. Elle cachait son visage dans ses mains.

Quand Karna avait tenté de la toucher, elle s'était baissée et l'avait entourée de ses bras. Il émanait d'elle une forte

Extrait de la publication

odeur doucereuse, et des sons. Son visage était complètement trempé.

C'était la première fois qu'elle avait ressenti le vide qui parfois entoure les adultes. Cela pouvait retirer toute couleur aux murs et amener le froid. Même si le poêle était allumé. Cela arrivait quand on s'y attendait le moins.

Papa était entré dans la pièce et cela n'avait fait qu'empirer. Il ne l'avait pas regardée, regardant seulement l'autre Hanna. Le visage étranger, il avait proféré des sons qui s'étaient gravés dans sa mémoire. C'était bizarre, parce qu'elle ne se souvenait pas du sens de ces sons.

Il y avait eu un bruit de jupes et une voix perçante qui avait parlé de partir.

C'est alors que papa l'avait tirée vers lui. Il avait des mains dures, et elle avait essayé de s'en défendre en criant :

« Tu n'es pas mon papa quand tu es si méchant ! »

Après, elle ne savait plus très bien ce qui s'était réellement passé. Mais il l'avait serrée contre lui, à lui faire mal et avait crié :

« Mais bon sang si, je suis ton père, sale môme ! »

De cette manière c'était de sa faute à elle, Karna, si Hanna avait voulu partir. Pourquoi, elle n'en savait rien.

En réalité elle savait bien qu'il s'agissait de deux personnes différentes. Car Hanna et Isak étaient déjà installés à Strandstedet.

Hanna avait presque toujours la bouche remplie d'épingles. Une lourde odeur se dégageait des rouleaux d'étoffe et des robes à moitié terminées accrochées aux murs.

Avant de parler, il lui fallait retirer une à une les épingles de sa bouche et les planter dans un coussin de velours noir. Il était fixé au rebord de la table. Les épingles venaient s'y ranger et scintiller à la lumière de la lampe.

La présence d'une Hanna était une bonne chose, mais on ne pouvait pas toujours compter sur elle. C'est pourquoi

Extrait de la publication

il fallait en placer une là où on pouvait. Dans l'autre par exemple. Karna pensait que cela ne faisait rien. Elles s'en iraient de toute façon. Tout le monde s'en allait avec le vapeur.

On l'entendait d'abord gronder, puis il apparaissait derrière le monticule au drapeau et se mettait à grogner.

C'est alors que Livian, le boutiquier, partait à la rame. S'il y avait des vagues, la petite embarcation montait et descendait et paraissait bien solitaire. Si c'était le calme plat, elle était comme un oiseau nageant vers le grand bateau.

Ce n'étaient pas toujours seulement des paquets et des caisses qui arrivaient, mais aussi des gens qu'elle n'avait jamais vus. Quand ils arrivaient à la maison, il fallait presque toujours qu'elle vienne leur dire bonjour.

Elle remarquait à leurs yeux s'ils la voyaient ou pas.

L'autre Hanna l'avait vue immédiatement à son arrivée. Même presque plus qu'elle n'avait vu papa.

Elle avait d'abord dit quelque chose dans une langue incompréhensible, et papa s'était également mis à parler comme elle. En remontant du quai, elle avait pris Karna par la main. Elle s'était arrêtée plusieurs fois et s'était baissée jusqu'à devenir aussi petite que Karna, et avait proféré ses mots bizarres.

L'autre Hanna mettait de la douceur dans la voix de papa. Même après la fois où il avait été si méchant, en haut, dans la salle. Peut-être même encore plus après ce jour-là.

L'autre Hanna était au piano.

Cela sentait l'herbe, et les rideaux étaient d'un blanc éblouissant. Il leur arrivait de gonfler comme un gros ballon dans la pièce. Pour, l'instant d'après, pendre tout raides, au point qu'on pouvait se demander si on avait rêvé.

Karna s'était mise contre la caisse noire pour entendre l'autre Hanna la faire chanter.

Deux pieds nus étaient posés sur les pédales. Les gros orteils se dressaient en l'air quand elle appuyait. Ils avaient l'air méchant, bien qu'ils ne fassent rien de mal. Ou alors ils avaient peur ? Que quelqu'un les saisisse.

Elle était restée un moment perdue dans les sons, à penser combien ils avaient peur, puis elle avait ouvert la bouche et avait mordu.

Il y avait eu d'abord un bruit de tonnerre pendant que l'autre Hanna essayait de retirer son pied. Puis son visage était apparu sous le clavier, à l'envers. Ses cheveux pendaient presque jusqu'à terre. Comme un rideau entre elles.

Ils n'étaient pas aussi noirs que ceux de la vraie Hanna. Mais beaux quand même.

Papa avait accouru et l'avait grondée parce qu'elle dérangeait. Il l'avait tirée par les pieds pour la faire sortir.

« Laisse-la donc tranquille », avait dit l'autre Hanna en plaquant quelques accords furieux.

Mais elle n'était pas en colère. Elle riait.

Et papa s'était glissé sur le tabouret à côté d'elle. Ils étaient restés un long moment leurs deux têtes pressées l'une contre l'autre. Émettant de drôles de sons.

Karna s'était redressée, voulant se faire remarquer.

Mais ils restaient indifférents.

C'est alors qu'elle s'était hissée et avait mis ses deux mains sur les touches. Il en était ressorti un grand bruit. Et ils ne la voyaient toujours pas.

Alors, elle le lui dit carrément :

« Tu peux t'en aller avec le vapeur ! »

Papa avait été furieux, mais l'autre Hanna l'avait prise sur ses genoux. Elle avait posé ses doigts sur ceux de Karna et avait appuyé sur les touches. Ça faisait un peu mal.

« Eh bien ! Maintenant tu vas nous jouer quelque chose », avait dit l'autre Hanna, en appuyant.

Et « Au clair de la lune » était sorti du piano.

Quand l'autre Hanna avait lâché ses mains, Karna avait

Extrait de la publication

regardé les touches et appuyé à l'endroit qu'elle croyait être le bon.

Et « Au clair de la lune » avait envahi la pièce à nouveau.

Sur la commode du grand salon il y avait un portrait dans un cadre tarabiscoté. On disait que c'était sa mère.

« C'est Karna, ta mère, dont tu portes le nom, avait dit papa. Elle est morte quand tu es née. »

Elle savait qu'il avait répété cela de nombreuses fois.

Ce n'était qu'un son.

Pour elle, Copenhague était un son dans le même genre. C'était quelque chose qui faisait mourir les gens. Et c'était de sa faute à elle. Parce qu'ils disaient : « Quand tu es née. »

Il lui arrivait de tirer une chaise et de grimper dessus pour que sa mère la voie. C'était presque toujours raté.

Quand la vraie Hanna venait à Reinsnes, son retour à Strandstedet était fixé d'avance.

Et Isak devait l'accompagner. Bien que plus grand qu'elle, il dormait dans la chambre de Karna. S'il était fâché contre elle, il allait dormir dans l'annexe chez Stine et Tomas.

Isak n'était pas si mal que ça quand il était de bonne humeur. Mais on ne savait jamais avec lui. S'il était en colère, il disait qu'elle était petite et bête. Cela ne lui plaisait guère. Mais elle ne pouvait rien y faire. Elle pouvait bien donner des coups de pied à une chaise ou encore aller à l'écurie asticoter les chevaux avec un bâton jusqu'à les faire hennir. À condition que personne ne la voie. Mais ça ne servait pas à grand-chose.

Il lui arriva une fois d'avoir une crise pendant une dispute avec Isak. Tout le monde avait accouru. Hanna aussi. Il s'était alors sauvé dans l'étable d'été et avait disparu toute l'après-midi.

Hanna dormait dans la chambre mansardée du sud, dans

la maison des maîtres. « Une fois pour toutes », avait dit Oline. Cela pouvait vouloir dire pendant longtemps. Qu'on pouvait être sûr que ça allait durer jusqu'à Noël.

Mais ils étaient tous partis. Papa aussi. Avec sa grosse sacoche de médecin.

Une fois qu'ils pêchaient des petits lieus, papa et elle, il avait eu l'air tout triste.

Elle le lui dit alors.

« Tu peux faire revenir Hanna, tout s'arrangera.

– Elle doit rester à Strandstedet pour sa couture, tu sais bien. »

Hanna était le seul spécimen de la gent féminine qui, à la connaissance de Karna, avait décidé d'habiter ailleurs. Elle faisait ce qu'elle voulait sans faire d'histoires.

Stine donnait une sorte d'explication à cela en disant :

« Hanna n'en fait qu'à sa tête. »

Karna pensait que cela voulait dire que si Hanna avait décidé de rester à Strandstedet avec des épingles plein la bouche, eh bien elle y resterait.

Par ailleurs il n'était pas facile de savoir ce qui plaisait à Hanna. C'était quelquefois Karna. Mais pas toujours. Et ce n'était pas toujours Isak non plus.

C'est alors qu'Oline déclarait :

« Le gamin aurait besoin d'un père. »

Avant, Hanna venait souvent à Reinsnes. Elle et papa riaient beaucoup au cours des soirées. Elle les entendait de sa chambre.

Ils jouaient aux dames et aux échecs. C'étaient seulement des pions sur un plateau.

Elle était montée chercher quelque chose sur le palier où Hanna se trouvait devant l'armoire à linge. Elle avait alors vu que papa se trouvait là aussi.

Elle avait cru qu'ils se battaient dans la pénombre. Mais ce

n'était pas le cas. Quand ils l'avaient vue, ils s'étaient mis à lui parler d'une voix toute douce. Tous les deux en même temps.

Elle n'arrivait plus à se souvenir si c'était après l'autre Hanna. Ou avant.

Oline avait dit :

« Avant, y avait trop de femmes à Reinsnes, maintenant y en a pas assez. »

Karna savait bien que c'était parce que la vraie Hanna n'était pas là.

Par un jour de beau temps papa l'avait emmenée en bateau. Ils allaient très vite. Tout semblait si facile. Elle avait dit alors :

« C'est pas de ma faute si elle est partie.

– Non, comment peux-tu dire ça ? Bien sûr que ce n'était pas ta faute ! »

Il avait l'air de s'adresser à la mer. Sa voix était si douce qu'elle s'était brisée.

« C'était la faute de qui alors ?

– La mienne.

– Parce que t'étais méchant ?

– Parce que j'étais méchant, oui !

– Elle va revenir ?

– Je n'en sais rien.

– Tu peux lui demander.

– Ouais…

– Tu veux pas ?

– Ce n'est pas si facile.

– Elle peut servir à quelque chose ? »

Il s'était alors mis à rire, malgré sa tristesse.

« Je ne sais pas trop ce que je vais faire… »

Karna avait alors eu peur parce qu'elle savait qu'il y pensait. À partir. Loin.

Extrait de la publication

Le jour où papa était venu dire qu'il allait ouvrir son cabinet à Strandstedet, Karna n'avait pas compris qu'il allait aussi y dormir.

Il avait été absent un jour et une nuit et n'était toujours pas rentré quand elle avait demandé à Oline où il couchait.

« Il dort dans la pièce derrière son cabinet à Strandstedet.

– C'est papa qui doit me donner à manger », avait-elle crié.

Ils avaient dit que c'était impossible. Alors ce n'était plus la peine de manger.

Pendant deux jours Oline, Stine et la bonne avaient essayé de lui faire avaler quelque chose. À la fin, quand Oline avait essayé de lui faire manger une bouillie, elle l'avait renversée sur toute la table.

Malgré cela, elles ne voulaient pas en démordre. Elle finit alors par grimper sur le plan de travail et se mit à fixer le disque solaire jusqu'à ce que le chant de l'océan l'emporte dans une crise.

Stine avait installé des caisses un peu partout dans les champs et le long de la grève. C'est là que les eiders s'installaient pour pondre les œufs qui deviendraient des oisillons.

Quand Karna ne put plus compter le nombre de jours durant lesquels papa avait été absent, elle alla chasser les oiseaux des caisses. Puis elle piétina les œufs. Pas seulement un ou deux. Un grand nombre.

Des uns elle ne fit qu'une bouillie infecte. Des autres il sortait des becs, des griffes et une membrane bleutée. Elle examina tout soigneusement avec un bâton.

C'est ainsi que Tomas l'avait trouvée. Il avait été terriblement furieux et l'avait traînée jusqu'à Stine.

Extrait de la publication

« Papa, papa ! Il faut qu'il vienne ! » avait-elle crié en piétinant le plancher.

Elle avait tellement peur qu'elle en claquait des dents.

C'est alors que Stine avait fait ce que personne n'attendait. Elle l'avait prise sur ses genoux et avait dit :

« Pauvre gosse ! »

Elle avait dégouliné de partout. Par en haut et par en bas. Elle était revenue à elle avec un morceau de bois dans la bouche. Trempée de sueur et grelottante sur le banc de l'annexe.

Stine était en train d'attacher un fil de laine grise à son poignet tout en récitant son Pater.

Il ne fallait surtout jamais perdre ce fil. Jamais.

Cela l'aiderait à supporter son mal. Cela l'empêcherait de se mordre la langue.

Le mal n'était pas dans le fil de laine, mais dans le fait qu'elle tombait.

Assise sur les genoux de Stine elle dessinait des oisillons morts. D'un rouge et d'un bleu violent. Elle allait mettre le dessin sur la commode du grand salon avec le portrait de la Karna morte. Comme ça ils auraient de la compagnie.

Stine lui avait chanté une histoire d'oiseaux libres qui volaient vers les nuages dans le noir de la nuit et donnaient des édredons aux petites filles pour dormir.

Le lendemain, papa était revenu. Quand on lui raconta l'histoire des eiders et la crise qui avait suivi, il déclara que le mieux était d'emmener Karna à Strandstedet avec lui.

Oline et les autres femmes s'étaient récriées devant tant de folie de la part d'un homme adulte.

« On est bien venus ensemble de Copenhague à Reinsnes, on peut donc aller aussi à Strandstedet. On trouvera bien une gouvernante, avait-il dit.

Extrait de la publication

– On prendra le bateau et on se trouvera une Hanna », avait ajouté Karna.

Le silence s'était fait dans la pièce.

Mais il n'avait pas été question de l'emmener dormir à Strandstedet. Quand elle posait des questions, on lui répondait qu'il fallait d'abord qu'il gagne assez d'argent pour louer une maison et une bonne d'enfant.

En attendant il fallait qu'elle accepte qu'il dorme à Strandstedet très souvent.

Quand papa était absent trop longtemps, elle se recroquevillait sur elle-même. Ou encore elle s'abandonnait au chant de l'océan.

Il arrivait, quand elle en avait besoin, que la Karna du portrait sorte de son cadre et la touche. Non pas qu'elle y crût vraiment. Et cela n'arrivait jamais en présence de quelqu'un. Mais quand elle était en crise. Pour la faire revenir à elle.

Une fois qu'elle était en colère contre papa parce qu'il était obligé d'aller voir ses malades, elle lui avait dit qu'il était bien bête s'il croyait que c'était intéressant d'avoir une maman enfermée dans un cadre sur la commode.

Il avait été d'accord avec elle. Mais n'avait en rien changé ses projets.

Il n'y avait que lui pour se promener ainsi avec une grande sacoche noire remplie de petits flacons bruns et de charpie blanche comme neige, ou bien pour rester assis près d'une vitrine à soigner les gens.

N'empêche qu'il était bien à elle.

Elle avait compris qu'il préférait les dames aux messieurs. Il y avait quelque chose dans sa manière de les regarder. Dans sa voix. Elles venaient à Reinsnes quand elles savaient que le docteur y était.

Elle ne pensait pas qu'elles étaient toutes malades. Elles ne restaient pas longtemps.

S'il faisait beau il l'emmenait avec lui quand il partait en visite. Elle pouvait rester des heures à l'attendre, assise dans le bateau, pendant qu'il faisait sa tournée. Elle savait qu'il y avait toujours quelqu'un chargé de la surveiller, mais ils se montraient rarement.

À un endroit il n'y avait qu'une cabane et une maison de Lapons.

Quand elle lui demanda pourquoi il n'y avait que deux maisons dans cette ferme, il lui répondit :

« Parce que ça coûte cher de construire.

– Pourquoi est-ce qu'on a tant de maisons à Reinsnes ?

– Parce qu'autrefois les gens de Reinsnes avaient de l'argent.

– Pourquoi t'as pas assez d'argent pour nous faire construire une maison à Strandstedet ?

– Parce que j'suis pas doué pour les affaires. Mais toi, tu le seras, juste comme la Dina.

– Pourquoi la Dina est pas à Reinsnes ?

– Parce qu'elle a eu envie de voir le monde.

– Et quand elle en aura fini ?

– J'en sais rien.

– Y a pas assez de bonnes femmes à Reinsnes. Tu peux pas lui demander de venir ?

– Je lui ai demandé.

– Alors t'as pas demandé assez fort !

– C'est possible, dit-il.

– Elle est gentille ? »

Il réfléchit et eut un petit sourire rentré.

« Pas avec tout le monde. Avec moi, ça allait à peu près. Mais elle est sévère.

– Avec moi aussi ?

– Non, je ne pense pas.

– Alors tu peux lui redemander.

– Je vais essayer. Tu peux pas lui envoyer un dessin ?

– Un dessin des oisillons morts ?

– Non, des vivants.

– Ils ont de plus belles couleurs… ceux qui sont morts », affirma-t-elle.

Il lui fallait virer la voile. Elle devait alors se tenir tranquille sans parler. Mais cela lui avait donné le temps de réfléchir à ce qu'elle allait dire :

« J'crois bien que c'est parce que vous étiez pas gentils avec elle qu'elle est partie.

– Où as-tu pris ça ?

– Une idée comme ça.

– Et alors, qui aurait été méchant ?

– J'en sais rien.

– Certains sont ainsi faits qu'ils doivent partir, dit-il.

– T'es comme ça, toi ?

– Peut-être.

– Mais tu partiras pas ! » Il ne répondit pas tout de suite.

Quand elle reprit sa respiration, mille aiguilles lui déchiraient la poitrine.

Le regard perdu sur l'océan, il dit :

« Je te préviendrai à l'avance. »

Elle se leva alors et attrapant des deux mains une des grosses pierres qui servaient de ballast, elle voulut sauter par-dessus bord.

Le bateau faillit chavirer quand il se jeta vers elle pour l'arrêter. Furieux, il poussait des jurons.

L'embarcation allait à la dérive puisqu'il avait lâché le gouvernail. Ils mirent un temps fou à reprendre du vent dans les voiles.

« T'es pas beau quand t'es en colère, dit-elle.

– Toi non plus quand tu veux sauter dans l'eau. »

Et un peu plus tard :

« Allons, viens t'asseoir à côté de moi ! »

Elle se glissa vers l'arrière tout contre lui. Alors elle le sentit battre à tout rompre. Son cœur à lui.

« Papa, ton cœur est prêt à sauter au-dehors !

– Il a eu tellement peur de te perdre. Mais maintenant on tient le gouvernail ensemble. »

Elle approuva de la tête.

Il régnait un silence inhabituel. Elle faisait même pipi sans aucun bruit.

Elle n'enfila pas les chaussons rangés sous le lit malgré le froid du plancher. Elle se contenta de pousser le pot, à l'écoute de la maison endormie. La fenêtre faisait une tache grise dans la pièce. Même la mer était silencieuse.

Elle ouvrit la porte de la cuisine et aperçut la silhouette d'Oline au bout de la table. Elle était penchée sur sa tasse de café. Sur un côté, la joue posée sur un bras. Les bouts de ses pantoufles pointaient de chaque côté de la table.

Karna s'approcha par-derrière, voulant voir ce qu'Oline regardait de si près, au point de mettre sa tête sur la table.

Elle l'entoura de ses bras, essayant de voir ce que voyait Oline. Mais il n'y avait rien de spécial. Même pas un petit oiseau sur le plateau.

Le soleil du matin n'avait pas encore atteint le couvercle du puits et le garçon de ferme n'avait pas encore lâché les poules. La pluie de la nuit avait recouvert d'argent l'herbe autour du pigeonnier et les oiseaux qui nichaient dans l'allée se tenaient tranquilles. C'était peut-être encore la nuit ?

Elle s'appuya sur Oline, voulant grimper sur ses genoux.

C'est alors que la chose arriva. Oline s'étala comme une poupée de son. Le torse et le visage sur la table. Toute molle. Comme si elle dormait.

Karna la bouscula pour attirer son attention. Mais elle ne la regardait pas. Elle la bouscula encore une fois. Comme d'habitude, le doigt de Karna laissait une marque sur la peau d'Oline.

Cela fit grand bruit quand Oline s'étala à nouveau,

glissant de l'escabeau sur lequel elle était assise. Les bras au-dessus de la tête, sans essayer de se retenir. Comme un bruit de claques sur une pâte à pain.

Quand sa tête tomba sur le sol les vitres tintèrent ainsi que les tasses sur la table.

Oline s'en fichait. Elle restait couchée. La maigre tresse grise de ses cheveux s'était défaite. Ça ressemblait à un petit plumeau, retenu par un fil blanc. Une de ses mains était retournée. Comme si elle attendait qu'on lui donne quelque chose.

Karna prit un gâteau sec et le lui mit dans la main, restant là, debout.

Mais Oline ne le prit pas vraiment. Elle la fixait d'en bas. Le regard étranger et la bouche entrouverte. Son visage se dessinait bien trop nettement.

Le cœur de Karna se mit à battre. D'abord assez vite. Ensuite à tout rompre. N'étant pas sûre de tenir sur ses jambes, elle s'allongea à côté d'Oline. Elle resta là, sans savoir combien de temps.

Elle finit par lever une main pour la poser sur la poitrine d'Oline.

C'est alors qu'elle ressentit le silence. Il était plus grand que le ciel. Même plus grand que le chant de l'océan.

Extrait de la publication

Extrait de la publication